



## ● Le Berlioz exemplaire de François-Xavier Roth

Par Christian Wasselin

Philharmonie de Paris, 15 mars 2015

Berlioz est en réalité un musicien d'*exceptions*. Chacune de ses partitions est un prototype, c'est pourquoi aborder l'une d'entre elles exige toujours des interprètes, et notamment du chef, une réflexion quant à sa forme, à ses particularités acoustiques et à la disposition des instruments et des voix qu'elle exige. Faute de quoi, ladite œuvre risque de devenir bancale, inaudible, ou de sombrer corps et biens. C'est la triste expérience qu'a faite le *Requiem* donné à la Philharmonie de Paris le 6 février dernier. *A contrario*, en considérant *Roméo et Juliette* comme un objet inédit, François-Xavier Roth a su faire du concert donné le 15 mars, dans le même lieu, une magnifique réussite.

*Roméo et Juliette* a tout d'un rituel. C'est pourquoi, outre son orchestre (Les Siècles) disposé sur la scène, François-Xavier Roth a souhaité faire intervenir les solistes et surtout le chœur à la manière d'un personnage. Le petit chœur du Prologue vient sur la scène à la fin de l'introduction instrumentale, puis se retire. Au début de la « Scène d'amour », les jeunes Capulet restent invisibles, derrière l'orchestre (peut-être, s'ils avaient chanté en tournant le dos aux musiciens, l'effet de lointain aurait-il été plus sensible). Puis arrive le chœur des Capulet pendant le « Convoi funèbre de Juliette ». Il réapparaît pour le finale, cette fois en compagnie des Montaigu, Berlioz ayant prévu, pour la toute fin de l'œuvre, le retour du chœur du Prologue. Mais le Chœur Aedes, excellent sur le plan du style (quoiqu'il manque de mordant et de générosité dans le finale), n'est pas assez nombreux pour se partager en trois. Ce n'est pas le nombre qui fait la puissance et le relief, certes, mais il y a malgré tout des seuils en-dessous desquels il ne faut pas descendre ; vingt ou trente voix supplémentaires auraient permis à l'ensemble choral de se partager en trois et de tenir un peu plus tête à l'orchestre.

Ces allers-retours créent une dramaturgie singulière, d'autant que Les Siècles traduisent la virtuosité de l'orchestre de Berlioz avec un style et un raffinement rares. On a beau être accoutumé aux instruments historiques, il est toujours troublant d'entendre des cordes sans vibrato (ou plutôt avec un vibrato utilisé quelquefois, à des fins expressives), de goûter la douceur d'une flûte ou la matière du son d'une harpe, même s'il arrive ici et là (telle note aiguë de hautbois, tels cors dans une fugitive chevauchée du Scherzo) qu'une petite imperfection vienne se glisser.

On donnera une mention particulière aux cuivres de l'Introduction, magnifiques de justesse, de respiration et d'autorité, et on ne peut pas, de nouveau, s'empêcher de penser à ceux, aléatoires, abandonnés à eux-mêmes, de l'Orchestre du Capitole de Toulouse dans le *Requiem* de février. Un mot également sur la clarinette qu'on aurait aimé entendre, dans « Roméo au tombeau des Capulet », partir d'un *pppp* plus ineffable, d'autant que l'acoustique de la Philharmonie permet ce genre de nuance.

Quant aux voix solistes, on aurait aimé un peu plus d'incarnation de la part de Jérôme Varnier dans le rôle du père Laurent ; son air « Pauvres enfants » est chanté sans conviction, et il n'y a guère qu'au moment où il s'écrie « Silence, malheureux ! » que le chanteur convainc vraiment. Jean-François Borrás, pour sa part, survole son Scherzetto, mais Isabelle Druet en revanche a la chaleur qui convient dans les Strophes du Prologue.

On a vraiment hâte d'entendre le *Te Deum* du même Berlioz, le 20 juin prochain, toujours à la Philharmonie de Paris, sous la direction du même François-Xavier Roth.

Christian Wasselin

